

vrai... Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! vous n'allez pas me laisser vivre dix ans, vingt ans, comme cela, toute seule?...

Les sanglots l'étouffaient. On croit que le cœur se glace, en vieillissant ; le cœur est toujours jeune. On n'a plus l'âge d'être aimé, on a toujours celui d'aimer ! Quand tous se retirent de nous, nous ne demandons que des miettes de tendresse... Elles sont l'illusion de l'amour ou de l'amitié qui n'est plus. Mais quand ces miettes elles-mêmes nous sont refusées, la vie nous apparaît dans son austérité implacable que ne tempère aucune espérance, et le goût de la mort nous monte aux lèvres.

— Seule, seule, répétait-elle. Je n'ai personne, moi, pour me relever, pour m'encourager, pour me consoler... Les mères ont le droit de pleurer pour partager les souffrances de leurs enfants, mais quand il s'agit de leurs peines secrètes, c'est debout qu'il faut souffrir...

Debout !... Ce seul mot évoquait tout à coup devant elle la tragique figure de la Mère des douleurs, celle qui sut rester debout au pied de la croix de son Fils et que l'Eglise propose à toutes les mères comme un sublime modèle. Et, près de la Vierge, son cœur devinait la croix du divin Supplicié, ouvrant dans l'ombre des bras d'ami...

Un flot de douceur envahissait son âme. Il lui semblait qu'un baume exquis se posait sur ses blessures saignantes ; elle écoutait religieusement la voix divine :

— Viens à moi, pauvre âme !... Je suis doux à ceux qui souffrent, parce que j'ai souffert. Viens !... Je suis la force qui enveloppe et qui protège... Viens ! Je te dirai les mots qui consolent. Quand tous les autres t'auront quittée, moi je ne t'abandonnerai pas. Je te suivrai partout où tu iras, je serai près de toi, à toutes les heures, tous les jours ; et, lorsque tu seras trop lasse de porter ta peine, j'enlèverai de tes épaules le fardeau si lourd et tu pourras pleurer doucement... Jamais Ami n'a su comme moi essuyer les larmes !... Oui, le devoir est austère quand il prêche l'abnégation complète de soi-même ; mais il n'y a en lui quelque chose de grand et de juste qui fortifie l'âme et lui fait goûter, dans toute leur plénitude, les joies d'une conscience sans reproche. Ces joies toutes célestes seront tes joies si tu veux prendre vaillamment ta croix et me suivre.

La vieille mère ne sanglotait plus. Sa foi de chrétienne, subitement réveillée, répondait tout bas à l'appel du Christ.

Elle se leva et poussa doucement la porte de la chambre de Raymond. Le reflet de la veilleuse se posait sur la tête énergique du jeune homme que voilaient à demi les mèches en mêlées de ses longs cheveux noirs. Un souffle régulier sortait de ses lèvres aux coins légèrement relevés dans un sourire. Il rêvait sans doute à Gilberte.

Mme Lestrade marcha vers lui silencieusement et se pencha sur les oreillers :

— Oui, tu seras heureux, mon fils, dit-elle. Je m'en irai loin de toi, parce que ma présence te deviendrait importune, un jour ou l'autre. Tu avais besoin de moi. Je t'ai servi avec tout mon cœur. Une autre te devient nécessaire... Je m'en vais, mon fils, je m'en vais !... Elle me remplacera si bien près de toi !... Et pourtant, mon petit, mon cher petit, saura-t-elle jamais t'aimer comme je t'aime, autant que je t'aime ?

Une larme glissa sur les cheveux noirs du jeune homme, mais la mère n'embrassa point son fils de peur de le réveiller.

Elle le contempla seulement quelques minutes, accotée au bois du lit, les mains jointes.

Les manifestations extérieures des sentiments les plus beaux et les plus poignants du cœur humain sont le plus souvent toutes simples.

## IV

Raymond et Gilberte sont mariés. Ils occupent maintenant un coquet appartement dans les quartiers neufs. On a renouvelé le mobilier, acheté des tentures et des bibelots, et le jeune ménage vit dans un décor du plus fantaisiste modern-style. A côté du salon de Gilberte, dont les sièges grâciles affectent des formes de feuilles de marronnier, s'ouvre l'atelier de Raymond, inondé de lumière. Tandis qu'il brosse ses grandes toiles décoratives, près de lui, la jeune femme lave de claires aquarelles qui rivalisent avec les œuvres des artistes anglais pour la limpidité du coloris et la verve alerte et prime-sautière de l'invention.

Les commandes pleuvent. L'espoir chante avec l'amour. Ils sont heureux et le disent.

Mme Lestrade habite sa propriété du Threuil depuis le printemps dernier.

Raymond a vainement essayé de la retenir à Paris.

— Ne me suis-je pas assez longtemps dévouée pour toi ? disait-elle, aimablement bourrue. Je veux le repos des champs et le plaisir de voir un peu de verdure avant de mourir.

Elle est partie après le mariage, emportant avec elle les meubles et les souvenirs de famille dont les jeunes ne voulaient plus.

Au début, Raymond se préoccupait un peu de sa solitude. Mais les lettres arrivaient du Threuil si vivantes, si animées de piquants détails !... Elles trahissaient si bien le ravissement d'une provinciale qui se retrouve enfin dans son vrai milieu, parmi les choses et les gens de la campagne !... Comment aurait-on pu conserver à son égard des inquiétudes ?

Raymond souriait et disait à Gilberte :

— Je crois réellement que ma mère ne s'ennuie pas du tout. Nous avons bien fait de la laisser partir.

— Je vous l'ai dit, dès le premier jour, répondait Gilberte. Votre mère a fait preuve d'une